



HAL
open science

L'histoire du XVIIIe siècle, "privilège exclusif absolu" des Goncourt

Catherine Ripault Thomas

► **To cite this version:**

Catherine Ripault Thomas. L'histoire du XVIIIe siècle, "privilège exclusif absolu" des Goncourt. Les Goncourt diaristes, Champion, pp.197-210, 2017, 978-2-7453-4672-8. hal-02570054

HAL Id: hal-02570054

<https://hal.science/hal-02570054>

Submitted on 11 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'histoire du XVIII^e siècle, "privilège exclusif absolu" des Goncourt

Catherine Thomas-Ripault

Les Goncourt se montrent particulièrement jaloux de leur statut d'historiens du XVIII^e siècle. Ils prétendent à la fois connaître ce siècle mieux qu'aucun autre, avoir été les premiers à en restituer les figures et les mœurs les plus marquants, et être les seuls à l'étudier avec le sérieux de l'histoire quand tant d'autres l'ont réduit à une image rose et pailletée. Ainsi écrivent-ils, comme préambule à leur ouvrage sur *La Femme au XVIII^e siècle*, paru en 1862 :

Négligé par l'histoire, le dix-huitième siècle est devenu la proie du roman et du théâtre qui l'ont peint avec des couleurs de vaudeville et ont fini par en faire comme le siècle légendaire de l'Opéra-Comique.

C'est contre ces mépris de l'histoire, contre ces préjugés de la fiction et de la convention que nous entreprenons l'œuvre dont ce volume est le commencement.

Nous voulons, s'il est possible, retrouver et dire la vérité sur ce siècle inconnu ou méconnu, montrer ce qu'il a été réellement, pénétrer de ses apparences jusqu'à ses secrets, de ses dehors jusqu'à ses pensées, de sa sécheresse jusqu'à son cœur, de sa corruption jusqu'à sa fécondité, de ses œuvres jusqu'à sa conscience¹.

Cette volonté de réhabilitation du siècle qui les précède apparaît dans chacune de leurs œuvres qui lui sont consacrées. La place que les deux frères entendent occuper dans le champ de l'histoire du XVIII^e siècle est ainsi manifeste. Elle est pourtant sérieusement mise à mal par les critiques, et par la parution ou la réédition d'ouvrages d'autres auteurs consacrés à cette époque qui fut indéniablement à la mode dans la littérature dès les années 1830. Le journal fait état de ces parutions et témoigne d'une véritable lutte entre écrivains amateurs du XVIII^e siècle, que la postérité a souvent occultés en faveur des seuls Goncourt. Il ne s'agit pas ici d'entrer dans une polémique largement connue – bien qu'elle ait été surtout étudiée du point de vue de l'art, et non de l'histoire – mais d'analyser la façon dont le Journal met en place un véritable dispositif stratégique visant à discréditer tous ceux qui s'aventurent dans ce qu'ils considèrent comme leur domaine réservé, et à conquérir sur ce terrain un véritable magistère.

Un nom surtout incarnait avant eux la passion du XVIII^e siècle et la résurgence de ses figures les plus aimables dans la littérature : celui d'Arsène Houssaye, alors largement connu par le public comme spécialiste de ce siècle, grâce à de nombreux articles parus tout au long des années 1840 et 1850, et rassemblés à partir de 1843 dans *Le Café de la Régence*, qui deviendra, après 1845, la célèbre *Galerie de portraits du XVIII^e siècle*, plusieurs fois rééditée et considérablement enrichie au fil des ans. Revenant en 1848 sur ses premières études du XVIII^e siècle, Arsène Houssaye souligne à quel point il entraînait alors dans un domaine peu exploité : « On avait abusé des Grecs et des Romains, du moyen-âge et de la Renaissance, du

¹ *La Femme au XVIII^e siècle*, Paris, Flammarion, 1982, Préface, p. 45.

génie anglais et du génie allemand ; le dix-huitième siècle était inconnu ou plutôt méconnu² » ; en 1890, alors que les Goncourt ont fait paraître une bonne partie de leurs ouvrages consacrés à ce siècle, et affirment farouchement leur préséance dans ce domaine, Houssaye étoffe sa préface dans une nouvelle édition de sa série de portraits, et revient sur son statut de précurseur avec davantage d'insistance : « Je suis revenu le premier, peut-être, à ce monde charmant et dédaigné, où ils vont tous aujourd'hui, ceux qui découvrent l'Amérique comme Vespuce³ ». L'importance de son rôle dans la redécouverte du passé semble alors admise : dans un article du *Moniteur universel* consacré à la cinquième édition de cette *Galerie*, Théophile Gautier confirme l'originalité de l'entreprise dans un contexte qu'il décrit comme peu favorable à la résurrection du passé proche :

Lorsque M. Arsène Houssaye a commencé cette série de portraits, que le succès l'a forcé de compléter et d'étendre peut-être au-delà de son intention première, le 18^e siècle était tombé dans une espèce de défaveur. La littérature, éprise de couleurs violentes, de types accentués et de physionomies énergiquement bizarres, se tournait plus volontiers vers le moyen âge, l'Orient et le monde fantastique ouvert par Hoffmann avec la clef d'or des songes ; [...] ses portraits du 18^e siècle ont commencé une réaction qui est peut-être allée trop loin, car du dédain systématique on en est venu à l'engouement irréflecti⁴.

Le directeur de *L'Artiste* apparaît ainsi comme l'initiateur d'une mode largement implantée au moment où Gautier fait paraître son article, en 1854. D'autre part, dans ses portraits d'artistes ou de grandes dames du passé, Houssaye prétend qu'il « néglige [...] les masses pour les individus » et recherche « la vérité partout où elle se trouve, moins dans les livres que dans les journaux et les pamphlets, moins dans les pamphlets et les journaux que dans les lettres imprimées et inédites »⁵. Selon l'article de Théophile Gautier déjà cité, qui nous semble bien résumer sa manière, Houssaye « s'est surtout occupé du côté biographique, anecdotique, intime ; il a cherché avant tout l'homme sous le livre, le peintre sous le tableau, la femme sous le fard⁶ ». C'est aussi dire qu'il pourrait, au moins dans sa démarche, représenter pour les Goncourt celui qui ouvrit la voie de leurs propres perspectives historiques. Mais ils n'ont que mépris pour « le XVIII^e siècle Arsène Houssaye⁷ » :

Les études sur le XVIII^e siècle de Houssaye, ah ! La sérieuse, ah ! La véridique histoire ! Aujourd'hui, travaillant à une biographie de la Guimard, j'ai la curiosité de lire sa GUIMARD à lui. J'y trouve deux lettres autographes, et toutes les deux sont fausses. Il en est ainsi de tout ce qu'il a écrit sur ce temps ; et soit ignorance, soit lâche complaisance,

² *Galerie de portraits du dix-huitième siècle*, 4^{ème} édition, Paris, Charpentier, 1848, Préface, p. III.

³ *La Galerie du XVIII^e siècle, La Régence*, Nouvelle édition, Paris, Charpentier, 1890, Préface, p. IX.

⁴ T. Gautier, « *Galerie de portraits du 18^e siècle*, par Arsène Houssaye », *Le Moniteur universel*, 7 janvier 1854, n^o7, p. 27.

⁵ *Galerie de portraits du dix-huitième siècle*, 4^{ème} édition, Paris, Charpentier, 1848, Préface, p. III.

⁶ T. Gautier, « *Galerie de portraits du 18^e siècle*, par Arsène Houssaye », art. cit., p. 27

⁷ Le 10 novembre 1856, *Journal, mémoires de la vie littéraire*, Paris, Robert Laffont, collection « Bouquins », 1956, t. I, p. 216.

aucun critique n'a osé dire cela : tous les documents historiques publiés par Houssaye sont faux et fabriqués par lui⁸.

Houssaye, par ailleurs représenté dans le Journal comme un personnage médiocre, opportuniste et sans talent, un « abominable usurier de la copie des autres »⁹, se signale surtout par son « goût du faux »¹⁰, perceptible selon les deux frères à la fois dans son œuvre littéraire et dans sa collection de tableaux. Les Goncourt veulent ainsi rayer son nom de la postérité et empêcher coûte que coûte qu'il ne soit reconnu comme l'initiateur d'un mouvement de réhabilitation du passé dont ils se revendiquent à grands cris les précurseurs.

Ils se montrent par ailleurs condescendants envers Charles Monselet, qui s'est fait notamment connaître par un ouvrage paru en 1857 sur *Les Originaux du siècle dernier*¹¹. Malgré le succès de ce livre, les Goncourt se déclarent peu menacés par cet historien de la bohème. Pour mieux se démarquer de son œuvre, ils se présentent dans leur journal comme les peintres d'un XVIII^e siècle aristocratique, tandis que Monselet serait l'historien du « tribunal révolutionnaire »¹², ce qui le mettrait dans une position d'infériorité par rapport aux deux frères. Ils lui attribuent en outre des ressentiments qui traduisent semble-t-il surtout la relations de rivalité dans laquelle ils se placent eux-mêmes vis à vis de tout écrivain qui touche au XVIII^e siècle. Les prises de position politiques impliqueraient ainsi différentes façons de raconter le passé. C'est pourtant leur impartialité qu'ils mettent en avant l'année suivante lorsqu'il s'agit de se démarquer d'un autre spécialiste du XVIII^e siècle : Alexis de Tocqueville, dont le sérieux cette fois ne peut être remis en question, mais qu'ils déclarent « trop près des passions d'alors, engagé dans le libéralisme d'alors, prévenu même dans sa bonne foi. Nous, libres de toutes choses, n'étant point journalistes, point engagés dans un parti, indépendants même de l'avenir et d'ambitions de place¹³ ».

Si leurs prédécesseurs les plus manifestes sont ainsi déclarés dépourvus de toute crédibilité, les écrivains qui s'essaient à l'étude du XVIII^e siècle parmi les contemporains des Goncourt se voient quant à eux aussitôt accusés de plagiat. Ainsi les deux frères s'indignent-ils contre les « regrattiers de [leur] histoire », le bibliothécaire Jules Cousin qui a écrit sur *Le Comte de Clermont, sa cour et ses maîtresses*¹⁴, ou Emile Campardon, qui retrace l'histoire de

⁸ 24 avril 1889, *Ibid.*, t. III, p. 262.

⁹ 21 mai 1862, *Ibid.*, t. I, p. 817.

¹⁰ 14 mai 1896, *Ibid.*, t. III, p. 1282.

¹¹ Ces « originaux » du XVIII^e siècle étudiés par C. Monselet sont Linguet, Mercier, Dorat, Olympe de Gouges, Le cousin Jacques, Le chevalier de la Morlière, le Chevalier de Mouhy, Gorgy, Dorvigny, La Morency, Plancher-Valcour ; Baculard d'Arnaud, Grimod de la Reynière.

¹² « Nous sentons dans cet homme toutes les colères contre notre position et notre foyer, toutes les jalousies de L'HISTOIRE DU TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE contre les historiens de la SOCIÉTÉ et de MARIE-ANTOINETTE, toutes les colères de ces succès enlevés sur son champ d'études et, en lui, jusqu'aux rancunes du bohémien contre un meuble de Beauvais. » (6 février 1860, *Journal, op. cit.*, t. I, p. 530).

¹³ 30 mai 1861, *Ibid.*, p. 703.

¹⁴ *Le Comte de Clermont, sa cour et ses maîtresses. Lettres familières, recherches et documents inédits publiés par Jules Cousin*, Paris, Académie des bibliophiles, 1867.

Marie-Antoinette (1863) ou de Madame de Pompadour (1867) grâce à des documents inédits recueillis aux archives nationales, dont il est le conservateur entre 1857 et 1908. Ils regrettent encore que Pierre de Nolhac, le conservateur du musée de Versailles amoureux de Marie-Antoinette, ait consacré à cette figure historique plusieurs études sans faire, d'après le *Journal*, « grand frais d'imagination¹⁵ ». Edmond s'empporte également contre le baron de Portalis ou le baron Imbert de Saint Amand, cette « bande de barons détresseurs » qui l'ont « pillé, volé, dépouillé¹⁶ » : le premier, spécialiste de la peinture du XVIII^e siècle, fait paraître en 1889 un ouvrage sur Fragonard, tandis que le second publie au début de la Troisième République une série d'ouvrages dont les titres rappellent indéniablement les sujets privilégiés des Goncourt : *Portraits de femmes françaises du XVIIIe siècle et du XIXe siècle* en 1869, *Les Femmes de la cour de Louis XV* puis *Les Dernières années de Louis XV* en 1876, *Les Beaux jours de Marie Antoinette* ou encore *La Fin de L'Ancien Régime* en 1879. Aussi Edmond n'hésite-t-il pas à reconnaître ce dernier baron comme « [son] plagiaire historique le plus éhonté »¹⁷. Mais le plus dangereux est sans conteste Mathurin de Lescure, qui se fait sous le second Empire l'historien du XVIII^e siècle perçu à travers ses secrets d'alcôve, et multiplie les biographies ou les études sur ce temps. Dans la préface d'un ouvrage sur *Les Amours de Henri IV*, paru en 1864, l'écrivain énonce les principes de son histoire : « L'ensemble par le détail, les grands effets par les petites causes, l'homme par la femme : voilà la triple devise que nous pourrions inscrire en tête de notre profession de foi (...) »¹⁸. Nous retrouvons là sans conteste les principales idées énoncées par les Goncourt en matière d'histoire. Le *Journal* comprend de nombreuses mentions de Lescure, que les Goncourt fréquentent mais qu'ils dépeignent comme un flatteur, un opportuniste, hypocrite et mesquin, jaloux de leur succès et de leur position sociale. Il importe surtout de le présenter comme un élève, un imitateur, mais à ce point maladroit que sa production les aide à prendre conscience de leurs propres défauts. Plus que le terme d'« imitateur », ce sont d'ailleurs encore ceux de « pilleur » ou de « voleur » que l'on trouve sous la plume des Goncourt quand il s'agit d'évoquer cet écrivain. Ainsi lorsque Lescure prépare en 1863 un portrait de Marie-Antoinette, après que les Goncourt ont fait paraître leur *Histoire de Marie-Antoinette* en 1858, nous pouvons lire dans le *Journal* :

Je lis ces temps-ci dans le figaro des articles de Lescure pour un volume intitulé LA VRAIE MARIE-ANTOINETTE. cette vraie Marie-Antoinette est simplement la nôtre. Même point de vue, mêmes côtés du caractère mis en lumière. Ce sont nos idées, nos documents, nos citations mêmes, tout notre travail et toute notre oeuvre¹⁹.

Et, à propos d'un autre ouvrage du même Lescure sur le XVIII^e siècle, paru en 1882 :

¹⁵ 20 février 1892, *Journal*, *op. cit.*, t. III, p. 667.

¹⁶ 15 février 1890, *Ibid.*, p. 387.

¹⁷ 22 avril 1896, *Ibid.*, p. 1270.

¹⁸ *Les Amours de Henri IV*, Paris, Faure, 1864, Préface, p. VII.

¹⁹ 4 janvier 1863, *Journal*, *op. cit.*, t. I, p. 918.

Ce Lescure, quel chipeur ! Après Marie-Antoinette et autres plagiats, le voilà qui publie l'amour sous la terreur, après que j'ai fait l'amour au XVIIIe siècle, et il le baptise d'un titre général pris à moi : histoire de la société française pendant la révolution²⁰.

Leur relation s'annonçait pourtant d'abord comme une collaboration. Le goût de la petite histoire, une certaine rigueur dans l'étude, la recherche de sources fiables semblent lier ces écrivains, qui fréquentent les mêmes cercles littéraires et s'envoient leurs ouvrages avec des dédicaces flatteuses. Mathurin de Lescure rend par ailleurs compte des ouvrages des Goncourt dans la presse par des articles élogieux²¹ ; dans ses lettres aux deux frères, il s'applique à dessiner un champ littéraire qui les placerait tous trois du côté de la vérité historique, contre les historiens fantaisistes amateurs d'un XVIIIe siècle romancé. Ainsi peut-on lire dans une lettre d'octobre 1860 : « Savez-vous qu'Arsène Houssaye [...] annonce 4 volumes in 8° intitulés : Histoire du dix-huitième siècle ? Le malheureux, qu'allait-il faire avec son violon dans cette galère ? ²² » ; dans une autre lettre il évoque leur commune « religion de l'art et de l'amour au 18^e siècle, qui a au moins cela de bon qu'elle est celle de peu et qu'elle est défendue aux Capefigue-Ardoison et aux Floridoux-Houssaye et à l'invasion des sots²³ ».

L'échange épistolaire entre Lescure et les Goncourt indique par ailleurs une circulation d'ouvrages et de références autour du XVIIIe siècle, avec un certain déséquilibre toutefois puisque Lescure sollicite de nombreux services de la part de ses destinataires, tandis que ces derniers ne semblent pas réclamer son aide dans quelque domaine que ce soit. Les Goncourt lui prêtent à sa demande plusieurs volumes de la *Revue Rétrospective*, qui contient de précieux documents pour l'histoire du passé, lui indiquent le numéro à la bibliothèque nationale des lettres de Madame de Tencin à son frère. Lescure leur demande encore conseil lorsqu'il entreprend de faire graver un portrait de Madame du Barry pour illustrer l'un de ses ouvrages. L'échange se poursuit en toute cordialité, jusqu'à ce que l'écrivain prie les Goncourt de l'autoriser, pour son étude sur Marie-Antoinette, à publier à nouveau les lettres qu'eux-mêmes avaient rendues publiques pour la première fois en 1858. C'en est trop pour les deux frères, qui opposent un refus catégorique à Lescure, l'autorisant à les citer tant qu'il voudra mais lui interdisant formellement de reprendre la moindre lettre publiée par eux. Lescure les accuse alors de considérer le XVIIIe siècle « comme un terrain sacré, où l'on ne peut entrer qu'en qualité d'envahisseur », et d'« afficher un privilège exclusif absolu sur ce qui n'a été qu'une concession passagère et gracieuse²⁴ » de la part de collectionneurs. S'ensuit alors une discussion d'ordre juridique, où Lescure affirme que leur refus de voir publier à

²⁰ Le véritable titre est *La société française pendant la Révolution : l'amour sous la terreur*.

²¹ Voir « Portraits intimes du XVIIIe siècle, par Edmond et Jules de Goncourt », *La Gazette de France*, 8 juin 1858, ou « Les Saint-Aubin », *La Gazette de France*, 21 février 1860.

²² 23 octobre 1860, *Correspondance générale*, éd. établie, présentée et annotée par P.-J. Dufief, Paris, Champion, t. I, p. 507.

²³ 31 octobre 1862, *Ibid.*, p. 618

²⁴ 12 novembre 1862, *Ibid.*, p. 619

nouveau les lettres de Marie-Antoinette est « contraire à la doctrine et à la jurisprudence en matière de propriété littéraire²⁵ ». Aussi publiera-t-il ces lettres, mais l'exaspération des Goncourt est désormais bien palpable dans leur échange épistolaire, qui s'inscrit dans une véritable rivalité littéraire.

Ce que les lettres ne parviennent pas à faire admettre aux contemporains, le Journal tente alors de l'établir pour la postérité. La revendication du statut d'initiateurs correspond certainement à la conscience d'être les premiers à s'intéresser au XVIII^e siècle avec une volonté d'objectivité et de vérité, et non pour ses résonances fantaisistes ou comme réservoir d'images pittoresques. Revenant, en décembre 1889, sur leurs propres portraits de comédiennes du passé, Edmond formule avec justesse l'originalité profonde de la démarche des deux frères :

peut-être, je m'abuse, -mais je crois que, moi mort, on n'en fera plus de semblables, parce que jamais jusqu'ici, chez aucun lettré, ne s'est alliée la recherche du document imprimé avec l'écriture artiste et que jamais encore, la connaissance des livres d'une époque n'a marché de pair dans une mémoire avec la connaissance des tableaux, des dessins, des estampes, des objets d'art de cette époque, - documentation aux apports, dans un bouquin, si neufs, si imprévus, si originaux²⁶.

Edmond saisit ici parfaitement ce qui fait la particularité, et le charme, de leurs études sur le XVIII^e siècle, une subtile alliance entre l'art et l'histoire, l'apport d'une écriture artiste dans une recherche scientifique. Pourtant les critiques se sont montrés peu sensibles à cette originalité et, surtout, à cette prétention à l'objectivité. On les déclare volontiers précurseurs dans la redécouverte de l'art du passé, originaux dans leurs approches esthétiques, mais pour ce qui est de l'histoire, leur apport est beaucoup moins reconnu. Un petit nombre rend bien hommage au sérieux de leurs ouvrages, comme le critique Ernest Chesneau qui dans la *Revue européenne* souligne en 1860 leur « patience de recherches, les facultés d'analyse et d'observation qui leur sont propres »²⁷, et le caractère authentique des documents qui appuient leurs études historiques, qu'il oppose aux peintures romancées de Capefigue. Dans son ouvrage sur les Goncourt, Delzant note quant à lui qu'ils ont su adopter, dans leurs portraits d'artistes, « la conscience et la netteté de vision d'un historien »²⁸. Banville souligne pour sa part le sérieux de leurs études, par lequel il les distingue de leur prédécesseur le plus évident : Arsène Houssaye²⁹. Mais d'autres, plus nombreux, plus virulents, les accusent de parti pris, ou soulignent dans leurs travaux un mélange d'érudition et de fantaisie. Barbey d'Aurevilly, qui ne pardonne pas aux Goncourt de chanter les beautés d'un monde qui fut fatal à la

²⁵ *Ibid.*, p. 620

²⁶ 31 décembre 1889, *Journal*, *op. cit.*, t. III, p. 363.

²⁷ Sous le pseudonyme de « C. Chavesne », « Bibliographie », *Etudes européennes*, 15 juillet 1860, p. 409.

²⁸ A. Delzant, *Les Goncourt*, Paris, Charpentier, 1889, p. 67.

²⁹ « Ce qu'Arsène Houssaye a deviné, senti par le seul enthousiasme du poète, MM. Edmond et Jules de Goncourt l'ont appris à force d'études, de recherches, d'investigations patientes » (« La femme au dix-huitième siècle, par MM. Edmond et Jules de Goncourt », *L'Artiste*, 1^{er} décembre 1862.)

royauté, leur reproche ainsi d'être aveuglés par leur amour du passé, et de s'en être faits les « courtisans »³⁰ bien plus que les historiens :

MM. de Goncourt n'ont pas le cœur d'être des historiens d'un siècle qu'ils adorent... ils n'en sont que les éblouissants chroniqueurs. Ils n'en sont que les peintres, et encore dans la manière des peintres de ce XVIII^e siècle qui les a faits ce qu'ils sont... [...] Cela rose, cela verdoie, chatoie et flamboie. Mais le pinceau qui a peint tout cela est idolâtre et sa peinture est une flatterie³¹.

Une de leurs œuvres échappe aux foudres du critique, et permet selon lui à « ces mièvres artistes, voués au joli » d'atteindre enfin à l'histoire authentique : il s'agit de leur étude sur Marie-Antoinette, dont le sujet impose le sérieux et la dignité qui manquait aux travaux des deux frères, et à propos de laquelle le journaliste écrit : « les voilà qui ne chiffonnent plus dans l'histoire, mais qui l'écrivent pour la première fois³² ! ». L'ensemble de l'article offre cependant une image globalement peu flatteuse des Goncourt historiens, qui restent, pour Barbey, les « mignards enfants d'un siècle faux³³ ». De même le critique Armand de Pontmartin souligne la valeur de *l'Histoire de Marie-Antoinette*, mais c'est pour l'opposer aux autres œuvres historiques des Goncourt, dans lesquelles « ils avaient pu faire du bric-à-brac historique plutôt que de l'histoire, et c'était encore de la couleur locale que ce long et chatoyant inventaire des horreurs de la Révolution et des pourritures du Directoire, mêlé de sang et de boue, de paillettes et de haillons [...] »³⁴. Sainte-Beuve quant à lui, reconnaît tout à fait le talent des Goncourt en matière d'écriture et de critique artistique. Pour ce qui est de leur œuvre historique, il semble moins convaincu de leur valeur et remet en question l'objectivité de leurs propos. C'est ainsi qu'ayant montré que les Mémoires du duc de Luynes peuvent apparaître comme la petite histoire des appartements privés à la cour il conclut : « il n'y a plus qu'à broder là-dessus des fleurs, si l'on veut, et à semer des couleurs. C'est affaire à MM. de Goncourt, qui sont si bien informés d'ailleurs et si friands de toutes ces choses du dix-huitième siècle³⁵ ». Si l'allusion n'est pas péjorative, elle refuse pourtant aux deux frères le statut d'historiens pour les reléguer du côté de la fiction, de l'aimable fantaisie, au même titre finalement que les écrivains dont se moquent les deux frères. De même, lorsqu'il commente leur *Histoire de Marie-Antoinette*, Sainte-Beuve classe leur ouvrage – avec celui de Lescure, sans distinction particulière !- parmi « les biographies émues, animées d'une

³⁰ « Sophie Arnould. Les portraits intimes du XVIII^e siècle, par Edmond et Jules de Goncourt », *Le Pays*, 4 juin 1857.

³¹ *Ibid.*

³² « Marie-Antoinette, par E. et J. de Goncourt », *Le Réveil*, 10 juillet 1858.

³³ *Ibid.* Dans un article paru le 24 mars dans *Le Constitutionnel*, Barbey d'Aurevilly reconnaît enfin, de manière tardive, le talent d'historien des Goncourt, à l'occasion d'une réédition de *La Duchesse de Chateauroux* remaniée par Edmond : « Ils ont écrit leur histoire sans défaillance, sans égarement, sans indulgent entraînement, sans la fascination de ces fascinatrices du XVIII^e siècle, assez maîtres d'eux (la première fois, peut-être !) pour étouffer en eux l'imagination des romanciers qui pourraient admirer de tels types, et pour n'être plus qu'historiens ! » (« MM. De Goncourt », repris dans *Les Œuvres et les hommes*, t. X, *Les Historiens*, Genève, Slatkine Reprints, 1968, p. 216).

³⁴ *L'Union*, 2 novembre 1858.

³⁵ « Mémoires du duc de Luynes » (23 juillet 1860), *Causerie du lundi*, Paris, Garnier frères, 18..., t. XIV, p. 384.

partialité posthume³⁶ », dont il apprécie l'érudition mais auxquelles il reproche d'avoir tracé un portrait trop édulcoré et flatteur de la reine.

Le Journal rend alors compte de nombreuses autres déconvenues face aux commentaires de certains critiques qui méconnaissent le caractère scientifique de leurs études, et comparent leurs travaux aux ouvrages d'auteurs moins soucieux de la vérité. C'est avec une ironie amère qu'ils rapportent, en 1878, une comparaison maladroitement établie entre leur étude sur le XVIII^e siècle et celle d'Arsène Houssaye :

Dans notre métier, de temps en temps, arrivent de terribles déboires et de dures blessures. Ces jours-ci à propos de la Du Barry, on m'a fait l'honneur de faire un parallèle de mon œuvre historique avec celui d'Arsène Houssaye. A quoi sert vraiment d'être si passionné de la vérité, pour être comparé à cet historien de l'apocryphe, à ce prosateur pour les boîtes de dragées ?³⁷

Edmond se plaint encore d'un certain « M. Doumic » qui dénigre dans un journal sa biographie de la Clairon sous prétexte que la vie de la comédienne est déjà largement connue grâce aux mémoires du passé, quand Goncourt affirme que son travail « a pour but de prouver que ces mémoires ne disent pas la vérité »³⁸ ; et lorsque Scholl laisse entendre que leur *Marie Antoinette* est tirée de *La Comtesse de Charny*, roman d'Alexandre Dumas paru 5 ans plus tôt, Edmond note dans son journal : « pour un peu, je lui aurais dit : "c' est là aussi que j' ai pris qu' elle a été guillotinée ?"³⁹ ». Ils ne peuvent encore que constater à quel point le statut d'élève attribué à Mathurin de Lescure tout au long du Journal est loin d'être reconnu par leurs contemporains. Des critiques comme Sainte-Beuve ou François Barrière n'hésitent pas à les placer sur le même plan⁴⁰ ; et c'est jusqu'à leur propre cousine qui semble méconnaître le rapport de hiérarchie qui détermine, selon eux, leur relation littéraire : « Dans ma famille, s'exaspère Edmond, j'aurai passé ma vie entre des gens dont l'admiration appartient à tout ce qui n'est pas moi en littérature. Ma cousine a apporté le RIVAROL de Lescure, sans se douter le moins du monde qu'il est mon élève et mon plagiaire⁴¹ ». L'« élève » ne se prive d'ailleurs pas, en dépit des protestations de déférence dont il émaille sa correspondance avec les deux frères, de souligner discrètement quelques inexactitudes dans leurs études : leur essai sur Piron comprend « quelques traits hasardés »⁴², leur étude sur les Saint-Aubin présente parfois un « excès d'abondance dans le détail et dans le charme »⁴³. Ainsi Lescure se place-t-il sur le même plan que les deux frères, envers lesquels il avoue parfois une dette, mais qu'il ne

³⁶ Sainte-Beuve, « Marie-Antoinette, correspondance inédite publiée par M. le comte Paul Vogt d'Hunolstein », 8 août 1864, *Nouveaux lundis*, Paris, Calmann Lévy, 1883-1886, t. VIII, p. 313.

³⁷ Le 3 juin 1878, *Journal*, *op. cit.*, t. II, p. 780.

³⁸ 5 avril 1890, *Ibid.*, t. III, p. 410.

³⁹ 20 septembre 1858, *Ibid.*, t. I, p. 400.

⁴⁰ Voir *Journal des débats politiques et littéraires*, 20 juillet 1860.

⁴¹ 11 août 1883, *Journal*, *op. cit.*, t. II, p. 1017.

⁴² M. de Lescure, « Portraits intimes du XVIII^e siècle, par E. et J. de Goncourt », *Gazette de France*, 8 juin 1858.

⁴³ M. de Lescure, « Les Saint-Aubin, par MM. De Goncourt », *Gazette de France*, 21 février 1860.

présente pas comme des maîtres, ou des modèles. Et les Goncourt ne peuvent que déplorer l'absence de leur nom dans la liste des nouveaux historiens du XVIII^e siècle et de la Révolution établie en 1868 dans le rapport officiel sur les progrès de l'histoire, qui comprend pourtant Louis Blanc, Michelet et Geffroy : « Des autres et de nous, rien naturellement, rien sur tout ce mouvement, venu par nous, de l'inédit, du document animé par l'esprit, - de l'histoire sociale retrouvée sous l'histoire. D'un critique, ce ne serait rien qu'ignorance et qu'envie ; mais d'un gouvernement et d'un ministre de l'instruction, c'est bête⁴⁴ ».

Cette lutte des Goncourt pour que soient reconnues l'importance du XVIII^e siècle dans leur œuvre, et la justesse incomparable de leurs études sur ce temps, est révélatrice de la façon dont les deux frères veulent orienter la pensée du lecteur et se tailler une place de choix dans l'histoire de la littérature. Mais elle dit aussi l'aspect intime du lien qui unit les Goncourt au passé, les affinités profondes qui font du XVIII^e siècle leur patrie d'élection. Ce siècle qui représente pour eux un idéal social, politique et mondain, une époque artistique par excellence, un paradis perdu dont l'étude les apaise et les distrait de la médiocrité du quotidien, il ne s'agirait pas que d'autres le salissent, y pénètrent, l'exposent inconsidérément à la vue de lecteurs complaisants. De même qu'ils s'effraient de voir les vestiges du passé tombés aux mains de bourgeois vulgaires et incultes, les Goncourt ne peuvent supporter qu'un auteur parmi leurs contemporains ait accès à une époque qui constitue leur refuge intime. Lorsqu'ils se rendent au petit Trianon de Marie-Antoinette, en 1857, leur émotion n'a d'égale que le dépit qu'ils éprouvent face aux « traces bourgeoises » qui marquent désormais la demeure de la reine ; le *Journal* rapporte ainsi le compte rendu de cette visite :

Et nous allons, émus, religieux, dans ce passé touchant et tout présent, dans cette mémoire vivante de ces arbres, de ces eaux, de ces roches, de ces pavillons, de cet opéra-comique de la nature et du village, parmi toute cette féerie et cette berquinade de la reine et d'Hubert-Robert, - marchant peut-être où elle a marché, et coudoyant des bandes de bourgeois qui se promènent, riant et irrespectueux, - où plus rien de royal ni d'officiel qu'une ridicule sentinelle, qui, du haut d'un pont rustique, tâche d'empêcher un cygne en colère d'aller se battre avec d'autres cygnes.

Pourtant, çà et là, dans le palais-bonbonnière, dans la salle de spectacle, des traces bourgeoises, comme un mouchoir à carreaux bleus d'invalides traînant sur un canapé de Beauvais. Louis-Philippe a collé partout du papier à vingt-deux sous sur les souvenirs de Marie-Antoinette, tout sali d'acajou et de velours d'Utrecht. Cela ressemble à un portier qui a hérité d'une relique⁴⁵.

Si les restes du passé tombent inexorablement dans la vulgarité, du moins l'histoire du XVIII^e siècle doit-elle rester un lieu d'élégance et de grâce, un espace d'oubli et d'évasion dont les deux frères seuls ont la clé, et non un lieu de passage où peut entrer le tout venant des écrivains et journalistes du siècle bourgeois. A la date du 26 avril 1859, nous trouvons dans le *Journal* l'évocation poétique d'un ailleurs apaisant et doux, en contraste complet avec le

⁴⁴ 10 février 1868, *Journal*, *op. cit.*, t. II, p. 132.

⁴⁵ 9 novembre 1857, *Ibid.*, t. I, pp. 308-309.

tableau sombre dans lequel elle surgit. Par le biais d'une référence à Fragonard, cet ailleurs renvoie au XVIII^e siècle tel qu'il apparaît aux Goncourt, dans toute sa charge émotionnelle et sa fonction compensatoire :

La sottise, que j'accroche ou avec laquelle je suis forcé d'échanger quelques mots, me grince aux oreilles comme la serrure criante d'une porte. Tout ce qui me touche, tout ce qui m'approche, tout ce que je rencontre et perçois me chatouille et me gratte à rebrousse-nerfs. Je n'espère rien et attends quelque chose d'impossible : un nuage qui viendrait me prendre et m'emporterait loin de la vie, des journaux, des dépêches annonçant si les Autrichiens ont passé le Tessin ou ne l'ont pas passé ! - loin de mon moi contemporain, littéraire et parisien, dans une campagne de fées, rose et pleine de roses, comme dans la FOLIE de Fragonard, gravée par Janinet, un pays où il y aurait des bruits de voix pour me bercer et où la vie ne m'ennuierait pas⁴⁶.

Quoi qu'en disent les deux frères, et en dépit des nombreux documents authentiques qui nourrissent leurs études, le XVIII^e siècle des Goncourt apparaît comme un mythe littéraire, une « campagne de fées, rose et pleine de roses » à la manière de Fragonard ; et s'ils sont indéniablement associés à cette époque, c'est dans la mesure où leur nom rappelle une certaine image du passé, un XVIII^e siècle rêvé, recréé, aristocratique et mondain, spirituel et festif, teinté de nostalgie. Quand les préfaces d'ouvrages et la correspondance échouent à faire respecter leurs droits de précurseurs et leur statut de maîtres, quand les relations littéraires ne suffisent pas à soigner leur réputation, le *Journal* apparaît comme une arme ultime, un pari sur l'avenir pour restaurer leur amour propre, exprimer leur indignation et imposer à la postérité l'image que les deux frères souhaitent ardemment laisser d'eux mêmes : les seuls authentiques historiens d'un siècle qui doit rester dans l'histoire de la littérature leur « terrain sacré », préservé coûte que coûte de toute intrusion moderne.

⁴⁶ 26 avril 1859, *Ibid.*, pp. 446-447.